

Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction de Jean-René Ladmiral

Salah Basalamah

Numéro 258, automne 2016

La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Basalamah, S. (2016). Compte rendu de [*Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction* de Jean-René Ladmiral]. *Spirale*, (258), 31–33.

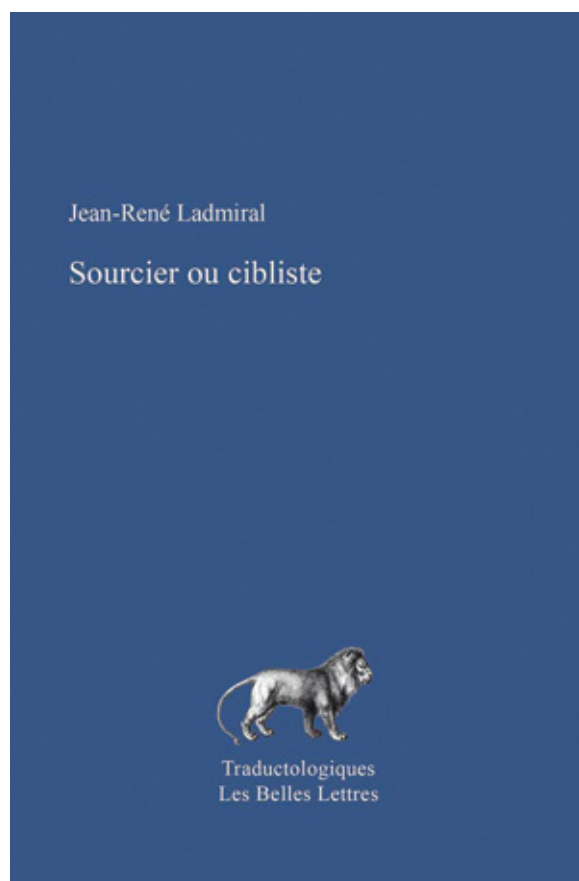
L'A-PHILOSOPHIE DE LA TRADUCTION LADMIRALIENNE

PAR SALAH BASALAMAH

SOURCIER OU CIBLISTE. LES PROFONDEURS DE LA TRADUCTION

de Jean-René Ladmiral

Éditions Les Belles Lettres, 2014, 304 p.



Si le « juste milieu » fait souvent office de compromis, il n'en est rien dans la pensée traductionnelle de Jean-René Ladmiral, qui s'inscrit clairement dans des choix méthodologiques et théoriques très marqués vers les extrêmes : « *On sera sourcier ou cibliste, mais pas les deux à la fois !* » Notre auteur, à n'en pas douter, est un cibliste convaincu, mais surtout un pourfendeur de tous ceux qui ne le sont pas. Cependant, au-delà des oppositions théoriques dont il fait ses choux gras, il est important de signaler d'ores et déjà qu'en matière de traductologie, l'horizon de l'ouvrage de Ladmiral recensé ici est plutôt limité. Si la traductologie est « *un champ d'études, en extension, c'est-à-dire qu'on y mettra tout ce qui a à voir avec la traduction, tous les problèmes qui concernent la traduction* », la théorie de la traduction « *en serait ici synonyme par synecdoque [...] le noyau de la traductologie, c'est-à-dire l'effort pour thématiser, pour théoriser les problèmes de la traduction* ». Autrement dit, et malgré l'expression « en extension » utilisée pour signifier l'envergure du champ de connaissance en question, les deux coïncident. Si bien que l'aspect le plus important de la discipline se résume finalement aux problèmes *pratiques* de la traduction interlinguistique, en deçà de toutes les extensions (réelles) de la recherche traductologique qui explorent transversalement nombre de disciplines et de définitions les plus diverses du concept de traduction. C'est probablement là que résident la déception et le différend avec le travail de Ladmiral.

Répétition sans différence

Après les *Théorèmes pour la traduction*, auquel il réfère beaucoup, l'ouvrage n'est pas littérairement neuf puisqu'il compile une sélection d'articles dont certains ont été publiés dans les années 1980, mais il a cependant le mérite de retracer sur dix chapitres d'inégale longueur le fil de la pensée ladmiralienne depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui. On remarquera très vite que « [d]un article à l'autre, il y avait inévitablement quelques répétitions » dont il aurait « allégé une bonne part », mais après lecture, on constate que « les amendements » et « la reformulation [des] lourdeurs stylistiques ou obscurités » n'y ont rien fait. Non seulement certaines des idées anti-sourcières sont répétées et représentées sans nuance (esthétique du viol, transcodage, régression, naïveté, fantasme, sacralisation, utopie, répétition, fétichisme du signifiant, mimésis, philologisation, etc.), mais des formules arrêtées – conçues comme des mantras – reviennent constamment pour ponctuer un argument, voire se constituer en point final d'une réflexion qui n'admet plus aucune discussion. Par exemple : « *Les sourciers n'ont jamais raison – que pour des raisons ciblistes* » ; « *On ne traduit pas ce qui est écrit ; on traduit ce qu'on pense qu'a pu penser celui qui a écrit ce qu'il a écrit quand il l'a écrit* » ; « [...] le salto mortale de la déverbalisation » ; ou encore le poncif traductionnel : « *On ne traduit pas des mots, on traduit des idées.* » Sans parler de certains concepts-clés quasi incantatoires que l'auteur martèle au détour de la plupart de ses réflexions, tantôt pour les fustiger et tantôt pour les porter au pinacle : objectivisme, dissimilation, langue/parole, synecdoque, effet, etc. Or, la répétition est justement le péché absolu qu'il ne faut pas commettre en traduction, selon Ladmiral : « [...] les sourciers semblent faire [...] une fixation sur la littéralité du texte original. » Ils seraient victimes d'une sorte de *fascination* ; mieux : « *Il semblerait que l'utopie sourcière de la traduction, ce soit la célébration du texte original sur le mode de la répétition ! comme la cantillation d'un Texte sacré.* » À voir le nombre de répétitions dans l'ouvrage de notre auteur, on se demande si la fétichisation n'est pas d'abord celle de son propre discours. Le titre du livre n'est-il pas avant tout la « *revendication de paternité* » de ces concepts qu'il a cru devoir... répéter pour la souligner ?

Narcisse, traducteur et théoricien

Mais on n'en est pas à une contradiction près. S'élevant notamment contre la typologie binaire (œuvres littéraires versus textes pragmatiques)

de Berman, qui « *apporte le prolongement d'une méta-théorie, elle-même binaire* », Ladmiral « *récuse absolument une telle méta-théorie dualiste* ». Or, avec un couple aussi clairement inconciliable que celui de sourcier et cibliste, il est bien évident que l'accusation de binarisme ne peut pas mieux seoir qu'à celui qui l'a décochée en premier. Sur le plan méthodologique, Ladmiral souligne qu'il a « *proprement induit la théorie de [s]a pratique [sachant que] inversement le retour ne se fait pas* » ; autrement dit, qu'il suit une philosophie empirico-inductive qui va de l'application au principe. Si ce n'est qu'il écrit quelques pages plus tôt que le concept de traduction est « *au principe d'une théorie hypothético-déductive* », et, un peu plus bas, que la théorie a vocation d'« *explicitement cette clairvoyance implicite à la pratique et d'en fournir un discours organisé qui soit susceptible d'aider le praticien à problématiser, c'est-à-dire à verbaliser et à conceptualiser le problème de traduction auquel il peut lui arriver d'être confronté* ». C'est tout comme si le théoricien était censé aider le praticien non seulement à penser, mais à parler également. On voit là encore la prétendue « *désinvolture épistémologique* » de Ladmiral en pleine action.

À un degré en deçà de ces contradictions, mentionnons encore les nébulosités conceptuelles qui surprennent tantôt par leur obsolescence dans la littérature de la discipline, tantôt par le caractère péremptoire de leur usage. S'agissant par exemple de l'interprétation du texte source, Ladmiral réactive le concept controversé de « *vouloir-dire* » si cher aux théoriciennes de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs de Paris. Comment peut-on encore revenir à une telle antiquité après les dévoilements constructivistes contemporains (depuis Barthes en 1970 !) qui renoncent à trouver le sens *dans* le seul texte, pour le chercher auprès du lecteur ? Alors que Ladmiral lui-même ne cesse de marteler que « *la subjectivité du traducteur frappe deux fois* » puisqu'il est à la fois lecteur-interprète et « *récrivain* ». À la position des sourciers, qui doivent « *déployer des trésors d'intelligence et de culture, de talent et d'habileté rhétorique pour défendre les positions fausses qui sont les leurs* », notre auteur oppose un « *discours [qui] se veut prosaïque* », une théorie qui est d'une « *banalité d'évidence* », où la « *position modérée de la raison classique* » est guidée par « *le bon sens* », « *la vérité* » et le « *principe de réalité* ». Au-delà de l'apparence positiviste qu'il laisse entrevoir, il se peut, au fond, que Ladmiral soit un postmoderne qui s'ignore : « [...] je plaide pour des théorèmes [...]

de la théorie en miettes [...] j'entends proposer une rhapsodie de théorèmes disjoints affrontés à la tourmente de la pratique. »

Notre auteur serait-il un inclassable ? Au moment même où il juge que les concepts (alternatifs aux siens) d'*acceptabilité* et d'*adéquation* ainsi que la définition de la traduction (est traduction ce qui est considéré comme tel par la culture cible) de Gideon Toury sont flous et qu'il cloue au pilori tous les sourciers dont il se dit pourtant l'ami, il est intéressant de voir comment Ladmiraal, encore une fois, est en mesure de nous offrir, par un effet de miroir, la représentation de ce qu'il pratique lui-même : « *Je vois là une habileté polémique allant à projeter sur un adversaire imaginaire une sorte de naïveté intellectuelle qui reviendrait à hypostasier les concepts pour en faire des essences.* »

Le bon grain et l'ivraie

En effet, même s'il peut avoir des expressions aussi choquantes que « *la posture sourcière de l'agenouillement devant la Lettre du texte original* » ou « *[e]n somme je me contente d'énoncer la vérité ! sans prétention* » - de même lorsqu'il évoque l'« *esthétique du viol linguistique* » qu'il attribue aux sourciers -, il demeure que notre auteur possède l'art de la formule (« *Dieu est un traducteur cibliste* »), du filage de la métaphore (au viol de la langue il propose sa « *consentance* »), de l'exploitation de la polysémie (le double sens du verbe naturaliser : assimiler et embaumer) et du jeu de mots (avoir « *un regard perçant [ou] comment peut-on être sourcier ?* » ; « *s'exposer (de sexe-poser)* »).

Mais de telles pirouettes rhétoriques et stylistiques ne le préservent pas de l'erreur quasi factuelle de certaines déclarations. Outre que Chesterman, le traductologue poppérien falsificationniste, se voit affublé de l'étiquette « *positiviste* », il est nécessaire de souligner la méprise commise sur la conception musulmane du Coran lorsqu'il décoche tour à tour que « *[p]our un musulman, Dieu parle arabe* » et que « *[l]arabe est vraiment la langue de Dieu* » - alors que l'arabe n'est en fait que la langue du Coran, qui est lui-même la parole de Dieu. Dans les deux derniers chapitres, où apparaissent ces errements culturels, il élabore enfin ce qu'il annonce depuis le quatrième : sa fameuse « *théologie de la traduction* ». Malgré son purisme occidentalocentrique (cent fois critiqué par la littérature postcolonialiste et l'orientalisme critique) qui apparaît lorsqu'il déclare que « *notre identité se défini[t] par*

la double filiation gréco-romaine et de la tradition judéo-chrétienne [sic] » en snobant celle, manifestement encore mal reconnue, de l'islam, Ladmiraal nous offre une vision qui ne manque pas de profondeur historique. De fait, il tente enfin d'expliquer d'où vient cette « *étrangerie bermanienne* » - autrement dit, sourcière - dans la culture traductologique occidentale en l'attribuant aux sources de la traduction, celle des textes sacrés. En bref, la sacralisation de la lettre du texte littéraire n'aurait d'autre ascendant que celle du texte biblique. C'est dire que, derrière les théories de la traduction apparemment laïques, il y a nécessairement les fondements religieux du rapport que chaque tradition possède avec ses Écritures. Mais comme notre ouvrage n'est pas rédigé sous le signe de l'impartialité, on peut comprendre, par un retour à l'exergue, pourquoi c'est à une « *théologie spiritualiste comme la théologie catholique* » que Ladmiraal se rallie, « *fidèle en cela au mot de saint Paul : *Littera enim occidit, Spiritus autem vivificat* [la Lettre tue (mais) l'Esprit vivifie]* ».

En somme, tout le potentiel philosophique que l'œuvre de Ladmiraal aurait pu recouvrir, notamment dans ses deux derniers chapitres, est en fin de compte limité par le plafond que l'auteur s'est imposé en considérant que « *la traductologie est une praxéologie [...] qui ne se soutient que de son rapport à la pratique qu'elle est censée accompagner et faciliter* » (je souligne). Or, les recherches les plus récentes, loin d'avoir ignoré l'aspect du transfert interlinguistique de la traduction, ne s'y sont plus confinées depuis le tournant culturel des années 1980. Théoriser la traduction, voire la penser philosophiquement, ne peut désormais plus se satisfaire de conceptualiser une pratique ou encore de philosopher sur de la casuistique traductionnelle. Cet acte se doit bien plutôt d'ouvrir les horizons d'une investigation interdisciplinaire sur les applications possibles d'une reconceptualisation de la traduction en tant qu'archétype qui servirait à éclairer d'une lumière nouvelle, voire à expliquer, tous les phénomènes (tangibles ou non) de connexion, de transfert et de transformation. À défaut d'une mise à jour de cette *traductosophie* avec les extensions courantes de la recherche traductologique, une telle pensée relèverait plutôt du *coitus interruptus* que de l'œuvre accomplie. ■